

Le surlendemain de l'éclatante rupture de Fiesque avec Montpensier et son départ tapageur de Saint-Fargeau, Frontenac s'en fut à Blois. "Madame de Frontenac ne pouvait se consoler de la perte de "son camarade". Toute son occupation était de lui écrire et d'en avoir des nouvelles. La comtesse de Fiesque passa huit ou dix jours à Guerchy, puis elle s'en alla à Paris ayant obtenu la permission d'y résider en permanence par l'entremise de l'abbé Fouquet, le frère du fameux intendant. La correspondance échangée entre Mesdames de Fiesque et de Frontenac se continua à Paris. "Madame de Frontenac était ravie de parler de Madame de Fiesque, qu'elle admirait en tout ce qu'elle faisait et disait ; et par-dessus cela elle était bien aise de tenir des discours qui pussent me déplaire."

Sur ces entrefaites revint Frontenac qui demanda à la duchesse la permission d'amener sa femme à Paris, prétextant une affaire urgente. C'était pour la conduite d'un procès qui devait être jugé incessamment. La duchesse y consentit bien volontiers.

"Lorsque Madame de Frontenac fut arrivée à Paris elle ne fut pas contente de la mauvaise conduite qu'elle avait tenue à mon égard. Elle alla descendre chez Madame de Fiesque et y logea. Quelqu'un l'avertit que j'y trouverais à redire, elle lui répondit que je ne le lui avais pas défendu. Il y a certaines circonstances que l'on se refuse à soi-même quand on a le sens commun. Elle m'entendait dire, depuis le matin jusqu'au soir, que Madame de Fiesque était la personne du monde que je haïssais le plus et méprisais de même ; que je ne la verrais jamais ; quand j'envoyais des valets de pied à Paris je leur défendais d'aller chez elle, ni de parler à pas un de ses gens ; c'était assez lui apprendre sa leçon, et lui faire connaître assez clairement mon sentiment pour qu'elle n'en doutât point." Mais les observations de la duchesse étaient en pure perte. Et alors s'établit entre Madame de Frontenac et Made-

moiselle de Montpensier une correspondance aigre-douce, un échange de lettres "pleines de picoteries et pour elle et pour moi, disent les "Mémoires". M'est avis qu'il n'était point nécessaire de verser de l'huile sur le feu.

Frontenac et Fiesque, en diplomates habiles qu'elles étaient, avaient su ménager également les deux partis, c'est-à-dire le père et la fille, se gardant ainsi de sérieuses attaches dans les deux camps. Aussi, dès leur arrivée à Paris mirent-elles à profit et le temps et l'occasion de renouer plus étroitement amitié avec Gaston d'Orléans. Pendant le séjour de Son Altesse Royale dans la capitale elles allèrent lui présenter leurs hommages au Luxembourg, et d'Orléans, en galant homme, leur rendit leur visite. "Elle le firent mettre dans la gazette pour me faire dépit", écrit Mademoiselle de Montpensier. Et elle ajoute, avec sa franchise habituelle: "J'avoue que je fus assez sotté pour ne pas tromper en cela leur espérance!"

Après ce beau coup la comtesse de Frontenac eut l'effronterie de "me demander, par l'entremise de Madame de Béthune, si je trouverais agréable qu'elle vînt me trouver (à Saint-Fargeau). Je lui dis que puisqu'elle avait des affaires à Paris elle ferait bien d'y demeurer." Mais la comtesse ne se tint pas pour battue: au contraire, elle paya d'audace.

Pendant les événements avaient marché: "le temps qui change tout, change aussi nos humeurs" et, sous son influence irrésistible, les animosités de la Cour contre la princesse s'étaient apaisées. Elles étaient à la veille de s'éteindre. Gaston d'Orléans, de son côté, se montrait moins hostile envers sa fille. L'insistant d'une réconciliation générale semblait immédiat. Si bien, que le comte de Béthune crut devoir engager Mademoiselle de Montpensier à se rapprocher de Paris, l'assurant que Louis XIV et Son Altesse Royale verraient avec satisfaction cette première démarche. Cédant à ce conseil la Grande Mademoiselle se mit

en route et fit étape à Juvisy, à la demeure de Monsieur DesRoches. Son premier soin fut de loger toutes les dames de sa suite de manière à occuper entièrement la maison, "en sorte qu'il ne demeurât aucune chambre pour Madame de Frontenac, si elle y venait."

Montpensier prévoyait juste. L'importune fit son apparition à Juvisy le lendemain matin et s'installa, sans vergogne, dans l'appartement même de la maîtresse de céans, contre son gré et en dépit des plus cruelles rebuffades.

"Madame de Frontenac vint le matin ; elle se coiffa dans son carrosse ; je la regardais par la fenêtre et je disais à ceux qui étaient près de moi : "Elle s'étrange déjà de la maison, elle n'ose s'y coiffer." Elle entra dans ma chambre comme une personne qui sentait bien que sa mauvaise conduite la rendait indigne de me voir ; elle était beaucoup plus décontenancée qu'à son ordinaire ; elle me salua ; je ne lui dis mot. Elle demanda à la comtesse de Béthune : "Dois-je demeurer ici, sans que Mademoiselle me le dise?" Elle lui répondit qu'elle n'en savait rien. Madame de Frontenac commanda à mon tapissier de tendre son lit qu'on avait toujours accoutumé de porter avec le mien. Il lui dit qu'on ne l'avait pas apporté et que je l'avais défendu. Elle demanda au maréchal des logis où était sa chambre. Il lui dit: "Toutes les chambres sont remplies. Mademoiselle a voulu loger elle-même toutes ses dames : il n'y en a point pour vous." Elle ne laissa pas de demeurer et de coucher dans ma chambre, comme elle avait accoutumé : je ne pouvais pas l'en empêcher."

Montpensier dut alors songer à la fable du sieur LaFontaine, "La lice et sa compagne" : Ce qu'on donne aux méchants toujours on le regrette, etc. Mais à quoi bon, il était trop tard pour s'en rappeler la morale et en pratiquer la sagesse ; il ne lui restait plus qu'à en subir les fâcheuses conséquences: